

**Nouvelles périphéries autour
d'Annaba ou espaces en difficulté
El-Bouni, Sidi-Amar et El-Hadjar.**

Brahim BENLAKHLEF*

Résumé

Produit d'une industrialisation massive et très rapide, les nouveaux espaces périphériques d'Annaba sont une mosaïque d'espaces anarchiques sans identité urbanistique et encore moins sociale. Mis à part El-Hadjar, commune qui existait avant l'indépendance, les deux autres étaient créées de toutes pièces autour de leurs Zones d'Habitat Urbain Nouvelles (ZHUN). Leur promotion en chef-lieu de commune en 1985 n'est qu'une délégation de pouvoir sur des espaces difficiles à maîtriser (habitat anarchique, bidonvilles et pollution).

L'article tente de montrer la structuration de l'espace périphérique d'Annaba, ses relations d'opposition, de contradictions et de conflits avec la ville, la crise de la non-rencontre entre un grand pôle de croissance et ses espaces périphériques qui échappent à son contrôle. L'avenir d'Annaba se trouve forcément lié au devenir de son espace périphérique et des pseudo-communes qui le gèrent.

Mots clés

Nouvelles périphéries, ZHUN, habitat anarchique, industrialisation, Annaba.

Introduction

“Un espace périphérique n'a pas d'existence spécifique, il n'existe qu'en relation avec un centre” (C. Lacour et al., 1981). De même l'espace périphérique d'Annaba a été généré et produit par la ville. De ce fait, il entretient avec elle des relations géographiques et socio-économiques qui peuvent être opposées, complémentaires ou contradictoires. Seulement les processus d'urbanisation qui sont à l'origine de l'étalement des villes se trouvent ici bouleversés, en tout cas accélérés suite à une politique de développement économique qui a intégré dans son schéma la promotion d'Annaba comme pôle régional. De ce fait, les relations entre Annaba et sa périphérie ont été entachées de multiples distorsions dues aux rapports entre le mouvement d'industrialisation et le rythme de l'urbanisation. Pendant que l'édification

d'une industrie a été entamée dès 1969 (mise en fonctionnement du premier haut fourneau d'El-Hadjar), la planification urbaine a, d'abord, été négligée d'où une prolifération des bidonvilles.

Les fondements économiques d'Annaba

Faisant partie donc d'une stratégie nationale de développement, Annaba a vu son potentiel économique renforcé afin qu'elle puisse jouer son rôle de pôle de croissance. Cela s'est traduit par la mise en place d'un secteur public qui a pris à son compte la création de milliers d'emplois, surtout industriels. En effet en quelques années Annaba est devenue un des principaux pôles industriels algériens, comportant une trentaine d'unités et deux complexes industriels (SIDER¹ et ASMIDAL²), passant en dix ans de 5314 emplois industriels (1966) à 40.000 (1977), dont les 4/5 sont des emplois publics. La conséquence de cette propulsion économique en est la venue d'une masse très importante de population rurale, attirée par l'emploi offert. Même si depuis 1993, les ajustements

structurels que connaît l'économie algérienne ont conduit à mettre au chômage une bonne partie des travailleurs du secteur public, essayent, tant bien que mal, d'encourager le secteur privé et d'attirer vers elle les investissements étrangers. Annaba semble bien préparée pour effectuer ce changement. En effet, forte d'une infrastructure industrielle, malgré la crise, d'un port en pleine croissance (nouvelle extension en 1997) et d'un marché commercial en contact avec l'Europe (France, Italie) et la Tunisie, Annaba tente de consolider son rôle de pôle régional. Aux atouts que lui a offert le socialisme elle tente de leur substituer ceux de l'économie de marché.

L'essor démographique

A l'ampleur du croît naturel (plus de 3% par an) est venue s'ajouter une migration interne très importante qui a fait passer la population d'Annaba et sa périphérie (El-Hadjar, El-Bouni et Sidi-Amar compris) de 165 354 habitants en 1966 à 382 941 habitants en 1987; alors que la part de la population issue de l'exode avait dépassé, durant la même période, les 70.000 habitants, soit un taux de 32% du total de l'accroissement global (ONS, 1992). Cet accroissement très important de la population a accru dans des proportions considérables la demande en logement.

Pris de court, les pouvoirs publics ont voulu répondre à cette demande sans cesse croissante en développant une politique du logement

¹ Société Nationale de Sidérurgie, ex SNS.

² Complexe d'engrais phosphatier.

et non de l'habitat. En effet, l'extension urbaine de la ville s'est traduite par la réalisation d'un vaste programme de logements sans qu'il soit inscrit dans une véritable politique de l'habitat afin qu'il puisse tenir compte des besoins spécifiques de ses habitants et des spécificités de la région. Le résultat en est la production d'un cadre bâti anarchique qui a modifié le paysage périphérique d'Annaba en un temps très court. Aussi à partir des années 1970 la croissance urbaine d'Annaba a été marquée, au niveau morphologique, par une composition spatiale sous forme de poches réparties le long des grands axes de pénétration vers la ville. Ces poches constituent aujourd'hui l'espace périphérique d'Annaba.

Les premières formes de l'extension urbaine à Annaba depuis 1970

Jusqu'au début des années 1960, hormis les bidonvilles de Bouhamra³ et de Sidi-Salem, créés autour de leurs SAS à partir de 1954, l'espace périphérique d'Annaba a été constitué de fermes et de domaines coloniaux structurés autour de petits centres ruraux, tels que El-Hadjar et Chebaita Mokhtar au sud et Besbes, Zerizer et Benmhidi à l'ouest, se traduisant ainsi par une relation de complémentarité entre la ville comme marché urbain et la périphérie comme espace de production agricole, symbole de l'équilibre ville-campagne.

Ces relations allaient connaître les premières perturbations à travers la politique de regroupement des populations rurales menée par la colonisation depuis 1954; puis en 1969 lorsque l'Etat algérien a décidé de doter Annaba d'une importante infrastructure industrielle dont le fer de lance était le complexe sidérurgique d'El-Hadjar.

Même si la logique coloniale qui a façonné l'espace algérien est différente de la logique d'occupation du sol de l'Algérie indépendante, certains référents théoriques de la ville se retrouvent dans les deux cas. Ils peuvent même nous permettre à un certain degré de vérifier les modèles de base (Hoyt, Burgess, Harris et Ullman) qui expliquent mieux l'étalement des villes. Sans prétendre aller loin dans cette direction, nous constatons que la périphérie d'Annaba, dans ses fondements morphologiques, obéit au schéma d'extension en étoile, favorisée par la présence d'axes de communication.. " Dans un premier temps, ce sont les croissances suivant les axes de communication qui prédominent; puis on construit des voies d'accès transversales qui deviennent également le siège de l'urbanisation. Enfin les terrains agricoles intercalaires sont, plus ou

³ En 1985, le bidonville est rasé pour être remplacé par une ZHUN qui fût rebaptisé Boukhadra.

moins rapidement conquis à leur tour par la marée envahissante des constructions urbaines”(J. Beaujeu-Garnier, 1980). A priori c'est ce schéma théorique qui semble se dessiner à Annaba.

Axes d'extension et formes d'urbanisation

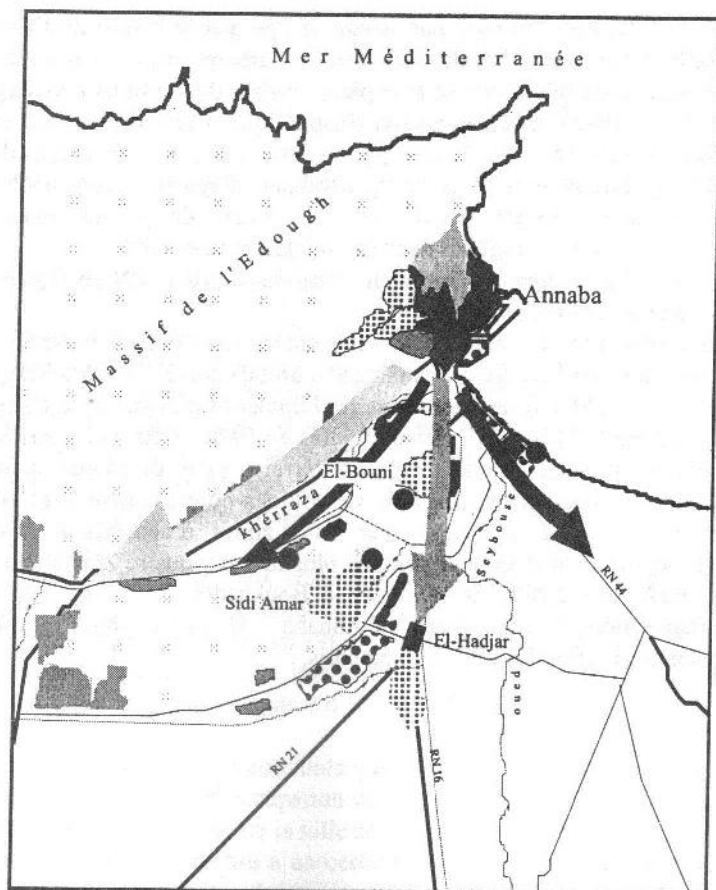
“Bloquée au nord par la mer, à l'est par le massif de l'Edough, Annaba a consommé ses derniers terrains “urbanisables” au sud-est et au sud-ouest pour déverser son trop-plein au-delà des terrains marécageux” (M. Cote, 1993). Cette extension périphérique a pris des formes et des directions diverses. Plus de dix agglomérations ont ainsi été créées depuis 1966 et abritent plus de 120.000 habitants. Réparties entre un habitat planifié et un habitat anarchique, sous forme de poches, elles sont localisées le long des grands axes de circulation (carte n°1):

- l'axe Annaba - El Hadjar : matérialisé par la RN 16, il constitue dans un premier temps,

un prolongement des zones d'activités créées par l'Etat. A la petite usine de sidérurgie de l'époque coloniale (SN. Métal), localisée à Allelick, vient s'ajouter en 1969, à une quinzaine de kilomètres d'Annaba, le complexe sidérurgique d'El-Hagjar (12000 emplois en 1998). Offrant les meilleures conditions à l'établissement humain (terrains plats de plaines pour les activités économiques et piémonts de collines pour l'habitat), cet axe est renforcé au début des 1970 par trois zones d'activités (Allelick, Meboudja et Pont Bouché) et un peu plus tard par quatre ZHUN⁴ (deux à El Bouni, une à Sidi Amar et une à Boukhadra). Il est de loin l'axe d'urbanisation le plus dense d'Annaba. Il porte plus de 80 000 habitants et offre plus de 20000.emplois.

⁴ Zone d'Habitat Urbain Nouvelle





Carte n° 1 : Les principaux axes d'extension urbaine à Annaba



Echelle 1/ 200 000



Légende

-  urbanisation en poches le long de la RN 44 (Annaba - Berrahal)
-  zone d'activité et habitat sous intégré (ASMIDAL - Sidi Salem)
-  axe d'extension urbain fort (Annaba - El Hadjar)
-  extension d'habitat spontané (versant nord du massif de Beleleita)

-l'axe Annaba - Berrahal : matérialisé par la RN 44, il est constitué d'une bande d'urbanisation discontinue de plus de 10 000 habitants où s'entremêlent les cités de l'autoconstruction planifiée et l'autoconstruction anarchique (l'agglomération de Kherraza avec ses cités du 1^{er} mai et de Chabia), les exploitations agricoles en activité ou non et les terres à vocation agricoles délaissées (plaine de Kherraza). Mis à part l'agriculture et une petite conserverie de tomate datant de la période coloniale l'emploi dans ces cités est rare ou inexistant.

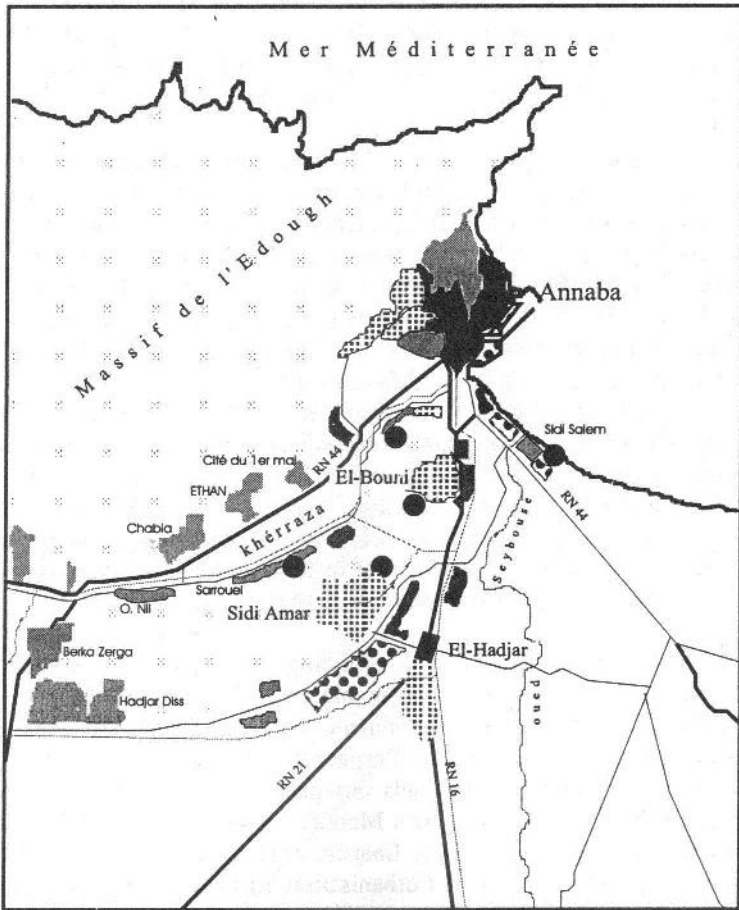
-l'axe Annaba-Sidi Salem : il est matérialisé par la RN 44 dans le sens Annaba-El Tarf, en prolongement de la zone portuaire et de la cité Seybouse. La SAS de Sidi Salem localisée par la colonisation loin de la ville, constitue après celle de Bouhamra une des premières formes d'un habitat misérable. Elle est aujourd'hui le noyau d'une agglomération de plus de 30 000 habitants. Enclavée entre le complexe d'ASPIDAL et l'embouchure de la Seybouse à l'est et à l'ouest les Salines et un peu plus loin l'aéroport, elle est de fait limitée dans son extension.

-L'axe Boukhadra - Sarrouel : matérialisé par le chemin de wilaya qui longe le versant ouest des massifs de Bouhamra et de Bebeleita, il offre les meilleures conditions de localisation et de prolifération de l'habitat anarchique et des bidonvilles. Les cités Sarrouel, Oued-Nil et plus haut sur le massif de Bebeleita le bidonville de Bouzaaroura, constituent un prolongement de ce qui reste du bidonville de Bouhamra. Ensemble ils regroupent une population de plus de 15000 habitants









A cette composition morphologique, facile à expliquer, correspondent des fondements économiques et sociales beaucoup plus difficiles à cerner ceux-la. Ils reflètent, en gros, la domination d'un système économique qui structure l'espace périphérique selon sa logique, et les profils sociaux des habitants eux-mêmes. "Le pays se construit comme beaucoup de pays du Tiers Monde, sur la notion d'Etat-Nation ; c'est l'Etat qui pense, qui dirige, finance, organise l'espace" (M. Cote, 1993). Seul maître d'oeuvre de l'urbanisation, l'Etat algérien a développé une politique du logement qui rappelle, par son caractère rapide et imposant, celle des pays européens au lendemain de la deuxième guerre mondiale. Ayant favorisé le zoning comme politique d'occupation du sol, les instruments et outils urbanistiques mis en oeuvre

Jusque là, ont usé de cette pratique, qui en "plaquant ici une ZHUN, là un grand équipement, ailleurs une zone industrielle ou un lotissement, crée un cadre rigide et dissocie les fonctions urbaines (M. Cote, 1993). A Annaba, plus qu'ailleurs, elle a constitué la solution la plus facile pour répondre aux besoins d'extension. Entre ZHUN, ZAC et ZI, l'espace périphérique d'Annaba a changé de physionomie.

Carte n°2: URBANISATION AUTOUR D'ANNABA EN 1998



Légende

- | | | |
|---|--|---|
|  zones urbanisées avant 1962 |  zone résidentielle |  zone industrielle |
|  Z.H.U.N |  Z.A.C |  bidonville |
|  autoconstruction anarchique |  habitat anarchique | |

Echelle 1/ 200 000



Ces zones sont essaimées le long de l'axe Annaba-El-Hadjar. Les ZHUN sont disposées à l'Est et les zones d'activités à l'Ouest (carte n°2). Distantes les unes des autres de quelques centaines de mètres, elles ont déstructuré l'espace agricole en occupant ses meilleures terres et en isolant les quelques exploitations encore fonctionnelles, de leur espace vital.

Les ZHUN, par leur caractère imposant, se dressent comme de véritables villes sans âme à l'aspect jamais achevé, alors que les zones d'activités produites plus d'une volonté politique que d'un réel dynamisme économique s'étalent sur les terrains de plaine. " Réalisées sur des sites vierges et peu accidentés elles accentuent les déplacements urbains " (M. Cote, 1993). Hormis les ZHUN de la plaine ouest d'Annaba greffées sur le tissu urbain de la ville, les autres sont localisées sur des espaces libres à cinq ou douze kilomètres de la ville.

Sur le même site du projet colonial " la Royale " qui prévoyait de construire à l'époque une véritable ville nouvelle de 30.000 logements (SEMA, 1960), Annaba réalise entre 1975 et 1985 deux ZHUN d'une capacité totale de 11450 logements, devenus depuis 1985 le chef-lieu de la commune d'El-Bouni.

Quant à la ZHUN de Boukhadra qui a essayé de résorber sans trop réussir, le bidonville de Bouhamra, elle totalise 1500 logements. La ZHUN de Sidi Amar est venue compléter le programme d'une citée très controversée, entamée par la SNS en 1971 pour loger ses travailleurs: d'une capacité de 9 500 logements dont 3 800 construits par les filiales de la SNS même, elle est devenue elle aussi en 1985, le chef-lieu de la commune de Sidi Amar.

Cette énorme machine de la construction qui a mis en oeuvre tous les moyens de l'Etat n'a pas suffi pour satisfaire aux besoins en logements de la population. Dépassé déjà au départ puis essoufflé ces dernières années (crise du secteur du bâtiment et des travaux publics), le système de production du logement social a cédé du terrain à une autoconstruction sans moyens. L'ingéniosité de ceux qui n'ont pas pu accéder à un logement social a immédiatement mis en oeuvre de nouveaux mécanismes qui défient toutes les règles de l'urbanisme. Du bidonville, passant par l'habitat anarchique en dur à l'autoconstruction projetée par les pouvoirs publics, les catégories sociales sont différentes et leurs stratégies aussi. Le résultat c'est la production d'autres formes urbaines non pas à l'image du système économique comme c'est le cas des ZHUN mais plutôt à l'image du statut social et du modèle culturel de leurs habitants. L'analyse de la catégorie intermédiaire est intéressante à plusieurs égards, parce qu'elle se situe entre le bidonville, promis à être

rasé par les pouvoirs publics, et l'autoconstruction communale intégrée à la ville puisque légale.

A Annaba ce type d'habitat quand il se situe en périphérie est difficile à distinguer de l'autoconstruction communale parcequ'il se juxtapose à elle et lui ressemble de par leur aspect jamais achevé. Pris de cours par les lotissements anarchiques des propriétaires fonciers en périphérie, les pouvoirs publics ont créé d'énormes lotissements publics, démunis de tout équipement, qui jouxtent ces lotissements illégaux. C'est le cas de l'agglomération de Kherraza et de ses cités du 1^{er} mai et de Chabia. Destinées à loger les travailleurs des grandes entreprises publiques, ces dernières étaient impliquées dans le processus de construction chaque cité conservant le nom de l'entreprise qui l'a construite. Ces opérations ont été réalisées sous forme "d'aide à l'autoconstruction des employeurs pour leurs ouvriers ; où l'APC fournit l'assiette foncière, l'employeur les matériaux et les moyens, les concernés se chargeaient de la réalisation" (N. Kouadria, 1995), (tableau n°1).

Tableau n°1 : entreprises publiques intervenants dans l'autoconstruction à Kherraza.

Cité	Entreprise	Nombre de logements
Cité du 1 ^{er} mai	E.T.C.A	400
ETHAN	ETHAN	100
ECOTEC	ECOTEC	400
SNMC	SNMC	200
Total Kherraza	-	1100

Source : DSA 1994

De telles opérations débouchent sur un urbanisme d'improvisation, où les zones urbanisées sont en fait un simple amas de maisons démunies des grands équipements structurants de l'espace. Ces quartiers sont faits de petites masses cubiques mille fois répétées et toujours différentes (M. Cote, 1993). Ils correspondent à une catégorie sociale aux revenus modestes. La disparité entre l'habitation et les ressources accentue le caractère désespérant de la misère.

Une autre forme d'autoconstruction où se mêle la construction public anarchique et le bidonville s'est développée le long du piémont ouest du massif de Beleleita en prolongement de ce qui reste du bidonville de Bouhamra. Classé par les pouvoirs publics, sur on ne sait quel critère comme habitat semi-rural, il représente la forme dominante de l'habitat

des cités Oued-Nil et Sarrouel. Il est fait d'un ensemble de petits hangars en dur de quatre logements en semi collectif, dont la construction a été confiée aux entreprises qui emploient la population bénéficiaire (tableau n°2).

Tableau n°2 : entreprises publiques intervenant dans l'autoconstruction à Oued nil et Sarrouel.

Cité	Entreprise	Nombre de logements
Sarrouel	ETRAWA	105
	OPGI	50
	APC	500
	EMIFOR	50
	DNC	200
	ETPB	100
	Total Sarrouel	
Oued nil	SOTRAMES	100
	SONATIBA	295
	Total Oued nil	395
Total opération		3600

Source : DSA 1994

En 1993, Sarrouel avait atteint 1473 logements dont 430 jugés précaires, alors que Oued nil englobait 603 logements dont 50 précaires.⁵

A la différence des autres formes d'occupation du sol, les bidonvilles se construisent sans appropriation foncière aucune. Voués à être rasés, les bidonvilles constituent néanmoins une autre forme d'occupation de l'espace, pour ne pas dire une forme d'urbanisation, qui continue de marquer de son empreinte l'espace périphérique d'Annaba, malgré les énormes opérations de "dégourbisation" menées par les pouvoirs publics. Evoluant dans un contexte de liaison étroite avec les activités économiques qui les ont fait naître (D. Royou, 1985), les bidonvilles s'intègrent à la vie économique d'Annaba (3/4 des chefs de famille sont employés dans l'industrie et plus de 8 chefs de famille sur 10 gagnent au moins le salaire minimum). Ils sont même devenus un moyen de transition vers le logement social pour une nouvelle catégorie de population qui a perdu tout espoir d'acquiescer un logement. Construit en dur ceux-là (à la place des tôles et autres matériaux de récupération, ces habitants utilisent le parpaing et le tertiaire), il n'est souvent occupé que partiellement par une population venant des quartiers populaires de la

⁵ Enquête menée par l'URBAN en 1993

ville. Issue de la première génération de l'exode, cette population ne fait partie d'aucune catégorie pouvant prétendre à un logement social. Cette nouvelle forme de bidonville, de par l'objectif de ses habitants, occupe les sites les plus visibles de la ville afin d'attirer l'attention des autorités publiques dans l'espoir d'être relogé. A Annaba, ses bidonvilles se greffent sur les nouvelles ZHUN (Boukhadra) ou à proximité des usines et des grands équipements collectifs.

En 1993, sur un parc de logements global de 63 419 à Annaba et sa périphérie, plus de 1300 sont précaires⁶. Presque toutes les agglomérations ont leur bidonville (carte n°1).

Pris dans son propre engrenage, "la politique des pouvoirs publics s'est révélée inapte à suivre quantitativement le rythme de la demande, comme à répondre qualitativement au type de demande. Ce qui explique la recherche exacerbée de solutions personnelles à ce problème, et la variété des solutions (M. Cote, 1993). Le résultat en est la création d'un bâti qui n'a pas su offrir le minimum de conditions de vie acceptables à sa population, d'où des difficultés d'adaptation, de salubrité, de conflits sociaux et de gestion.

Les difficultés des espaces périphériques d'Annaba

Les difficultés des espaces périphériques d'Annaba se situent à deux niveaux : rapides dans leurs réalisations, anarchiques et souvent contradictoires, ces espaces sont difficiles à gérer. Mal adaptés, trop ouverts, sous-équipés, sous-administrés et parfois pollués, ils sont difficiles à vivre.

Dans ce "cafouillage" urbain, les efforts s'éparpillent, Annaba s'enferme à l'intérieur de ses limites et tourne le dos résolument à son propre espace périphérique, en tout cas à certaines zones qu'elle ne veut pas reconnaître. Ce comportement est compréhensible quand on sait que la richesse et le niveau de vie qui rendent la ville attractive ne sont pas le produit du surplus dégagé par la production de la ville mais par des décideurs au niveau central. Annaba ne vit pas, n'a pas voulu son développement, elle le subit. La création de deux communes pour gérer cet espace devenu pesant est une forme de rejet, de séparation entre la ville et sa périphérie ; l'équilibre d'avant est rompu.

Mis à part El-Hadjar, commune qui existait avant l'indépendance, les deux autres (El-Bouni et Sidi-Amar) furent créées de toutes pièces autour de leurs ZHUN. Leur promotion en chefs-lieux de

⁶ op. Cité page 7

communes en 1985 n'est qu'une délégation de pouvoir sur des espaces difficiles à maîtriser (habitat anarchique, bidonvilles et pollution).

El-Bouni et Sidi-Amar englobent des espaces aussi variés que contradictoires où se juxtaposent dans un énorme désordre urbain des cités populaires, des usines, une université et des bidonvilles. Sans aucun ancrage historique à l'espace (absence de noyau originel), ces deux communes n'arrivent pas à dominer ces espaces.

Les chefs-lieux, El-Bouni et Sidi-Amar encore très jeunes cherchent avant tout à se construire et tournent le dos à leurs espaces. Ces nouveaux chefs-lieux ne se sentent pas vraiment responsables à leur égard et de ce fait ils ne font aucun effort pour lutter contre les disparités qui les caractérisent.

Démunies de tout équipement structurant de l'espace (absence d'une place centrale ou d'une rue commerçante, de marché ou même d'un souk hebdomadaire) les cités de l'autoconstruction de l'agglomération de Kherazza n'arrivent pas à susciter une vie collective et restent dépendantes de Annaba pour les services de base, ce qui accentue les déplacements de la population vers Annaba et échappe à l'influence du chef-lieu El-Bouni. Alors que Sidi-Salem enclavée mais bien structurée socialement (peuplement homogène : ruraux des premiers mouvements de l'exode rural) et spatialement (présence d'un centre bien animé, jouant le rôle de lieu d'échange et aussi de contrôle social) fonctionne comme un petit village à part malgré la précarité de son habitat. Quant aux cités Sarrouel, Oued-Nil et une partie de Boukhadra (hors ZHUN), elles sont tout simplement laissées pour compte. Cités à la limite de la légalité, les pouvoirs publics n'assurent à leurs populations que le minimum des services publics.

Bien que la commune de Sidi-Amar soit moins éclatée que la commune d'El-Bouni, parce que toutes ses agglomérations se situent sur le même axe (carte n°2), il n'en demeure pas moins qu'elle illustre parfaitement l'image d'un espace hétérogène dans sa composante spatiale, et contradictoire par l'incompatibilité de ses fonctions. Regroupant le complexe sidérurgique d'El-Hadjar, les agglomérations semi-rurales de Derradji Redjem, Hadjar-Diss et El-Gantra, mais aussi l'université et ses 20 000 étudiants, la commune de Sidi-Amar est à la recherche d'une identité : est-ce une commune industrielle, rurale ou bien universitaire ? Même s'il faut lui reconnaître une origine industrielle, elle est tout ça en même temps. Il est évident que ce brassage, loin d'être sans conflits, lui pose un problème de gestion énorme. Gestion qui doit tenir compte des besoins forcément contradictoires des différents espaces et des groupes sociaux qui les habitent.

A l'exemple de l'université qui, noyée dans une promiscuité sociale (cité populaire, cité ouvrière, cités universitaires et bidonville), n'arrive pas à imposer à la cité qui l'a fait naître un cachet universitaire. Elle subit l'influence de pratiques sociales qui deviennent sources de conflits et gênent le fonctionnement normal de l'université. Ce n'est pas l'université qui envahit la rue mais c'est la rue qui envahit l'université. L'absence de librairies, de cercles universitaires, de journaux, sauf les quelques titres proposés par des petits revendeurs sur le trottoir autour de l'université, et la présence, par contre, de jeunes revendeurs de cigarettes et de bonbons à l'intérieur de l'enceinte universitaire sont des indicateurs d'une situation créée par ce brassage, résultat d'un urbanisme d'improvisation.

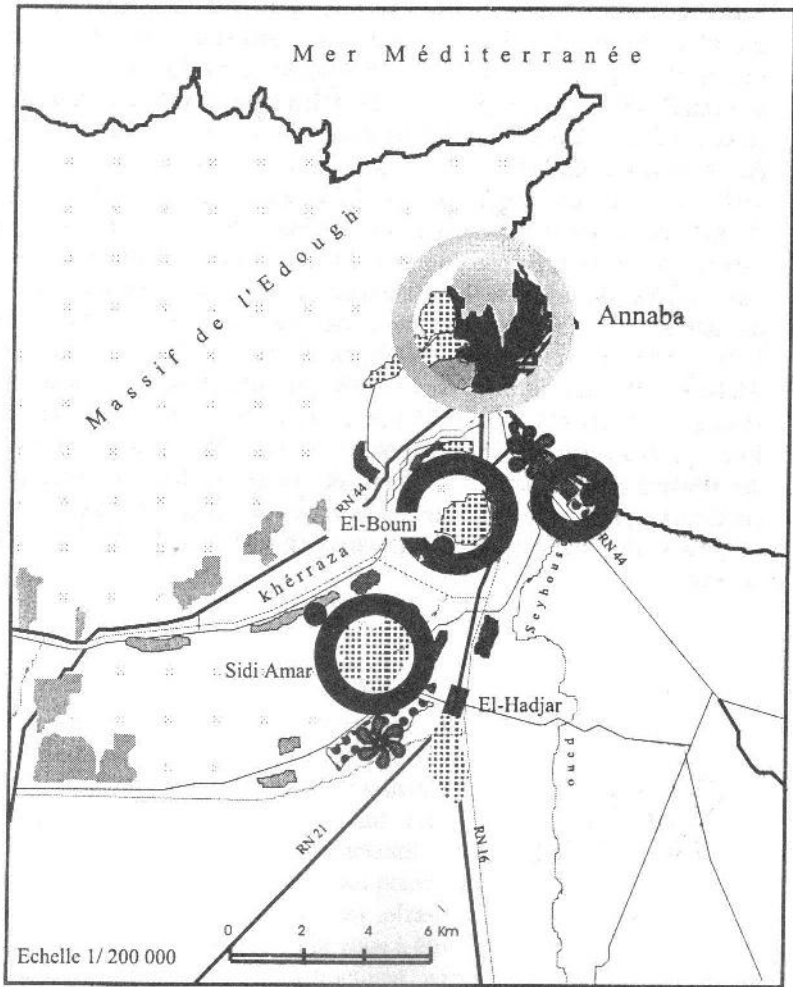
En effet, au début des années 1970, les trois grandes universités du pays, Alger, Oran et Constantine, ne suffisaient déjà plus pour contenir des effectifs d'étudiants de plus en plus nombreux. Aussi décida-t-on de les étendre et d'en créer d'autres. Dans l'urgence, l'Etat a souvent choisi de les loger dans des structures publiques qui existaient déjà; ce fût le cas de l'université d'Annaba. En 1975, l'ex Institut des Mines et Métallurgie, créé par la SNS⁷ pour former ses futurs cadres devient par un décret ministériel une université, d'où la localisation de l'université à Sidi-Amar aux côtés d'autres espaces incompatibles.










Le cadre de vie qu'offrent ces nouvelles formes urbaines n'est pas mieux loti aussi. Ni l'autoconstruction dont les promoteurs sont les habitants eux-mêmes, ni l'habitat social dont l'objectif était de fournir des logements en grand nombre, vite et aux moindres coûts, ne sont adaptés à la vie sociale des habitants. L'autoconstruction anarchique " construit sans permis de construire et de ce fait échappe donc à toutes normes officielles ; d'un côté, les constructeurs ignorent les règles concernant voirie et construction ; de l'autre, les pouvoirs publics ignorent ce type de quartier et ne sont pas censés réaliser infrastructures et équipements. " ... " Le discours officiel l'ignore ou le voue à être rasé ; la pratique lui accorde au compte-gouttes, les infrastructures nécessaires (électricité, points d'eau, école) (M. Cote, 1993). A Annaba, les cités Chabia, 1^{er} mai et Oued Zied (piémont de Bougantas) d'un côté et Sarrouel, Oued-Nil, Berka-Zerga et Hadjar-Diss (piémont de Béléléita) d'un autre côté, sont des cas typiques de cette situation de conflits et d'attente. Quant à l'habitat collectif des ZHUN, il est trop rigide et se révèle inadéquat lui aussi. Voulant l'adapter à leurs modes de vie, les familles procèdent à des aménagements internes et externes; elles transforment ainsi la physionomie du cadre bâti, et reflète leur malaise, alors que l'insuffisance des équipements collectifs accentue le caractère misérable des ZHUN.

⁷ Société Nationale de Sidérurgie, SIDER actuellement.

Dans la précipitation, des erreurs de localisation et de choix de sites ont mis dans le champs des industries polluantes ces immenses zones d'habitat : la question de la protection de l'environnement était ignorée jusque là. Dès lors un gros problème de santé publique est posé à la société. En attendant c'est plus de 80 000 habitants (El-Bouni, Boukhadra, Bouzaaroura et Sidi-Salem) qui continuent de souffrir des rejets toxiques du complexe chimique d'ASMIDAL. (carte n°3) Une étude réalisée en septembre 1987 par le département d'écologie et de l'environnement de l'université d'Annaba a montré que la concentration de polluants par rapport à la source potentielle-ASMIDAL- est importante dans la direction d'El-Bouni et de Sidi-Salem où elle atteint des valeurs moyennes qui dépassent 3 à 6 fois la norme admise par l'O.M.S. Résultat, en mai 1986, 2109 personnes sont, au niveau de la polyclinique d'El-Bouni, déclarées atteintes de différents troubles respiratoires, et le nombre de malades a augmenté depuis. Malgré la mise en garde des associations locales et des organismes internationaux (Banque Mondiale, OMS) contre ces dangers que courent les habitants de ces zones, les pouvoirs publics continuent quand même d'étendre ces zones urbaines par la construction de nouveaux programmes de logements (Boukhadra, El-Bouni et Sidi-Salem).

Carte n° 3 : Les zones polluées à Annaba



- | | | |
|---|--|---|
|  zones urbanisées avant 1962 |  habitat anarchique |  zone industrielle |
|  Z.H.U.N |  Z.A.C |  bidonville |
|  zone polluée |  zone fortement polluée |  source de pollution |

Conclusion

Si l'on s'en réfère à la règle mondiale, que " le centre de la ville raconte son histoire mais ses bords racontent son avenir " (G. Hamdan, 1967) l'avenir d'Annaba se trouve forcément lié au devenir de son espace périphérique et des pseudo-communes qui le gèrent. Promis d'être l'une des grandes métropole du pays -la planification lui a déjà donné cette option-, Annaba tente maintenant de séduire les investisseurs étrangers en jouant la carte du tourisme, pour consolider ses acquis. Or son devenir de ville touristique (tous les indicateurs le confirment) peut être compromis par une périphérie qui véhicule avec elle des problèmes majeurs (habitat anarchique, bidonvilles, pollution) qui l'opposent à Annaba. Il est établi que les espaces périphériques sont générés mais aussi dissous par la croissance urbaine qui finit par les intégrer.

A terme donc, les interstices de l'espace péri-urbain actuel seront comblés par l'urbanisation et le ville aura englobé sa périphérie. La fusion morphologique mettra en contact direct ces espaces contradictoires et opposés.

A l'image des grandes villes du Tiers Monde, Annaba devra régler un problème d'articulation entre les cités informelles ou désordonnées et ses extensions modernes (front de mer). Aura t-elle la capacité d'absorption des disparités et des contradictions métropolitaines?

Bibliographie

- J. Beaujeu-Garnier, 1980, Géographi urbaine, Paris, Armand Colin, page 104.
 - M. Cote, 1993, L'Algérie ou l'espace retourné, Constantine, Média-Plus, pages 260, 267, 269,
 - G. Hamdan, (1967), cité par E. Denis CEDEJ du Caire, page 42.
 - N. Kouadria, 1995, Urbanisation et espaces de communication dans la wilya d'Annaba, thèse de magister, IST, Université de Constantine, page 25.
 - C. Lacour et al., 1981, Croissance urbaine : mobilité et desserte des zones périphériques par les transports collectifs, CNRS,
 - ONS, 1992, Collections statistiques n° 38 évolution des agglomérations 1966 - 1977 - 1987, page 116 -117
 - D. Royoux, 1985, Bidonvilles et nouvel espace régional : le rôle de la périphérie urbaine dans la transformation de l'espace autour d'Annaba, in Revue d'Economie Régionale et Urbaine, n°5, Poitiers, éd. ADICUEER, pages 975-995.
 - SEMA, 1960, Etude du développement de la ville de Bône, rapport n° 4, Paris, pages 22,23
- *Enseignant à l'Institut des Sciences de la Terre, Université d'Annaba